

# L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans

Journal hebdomadaire  
Fondée le 1er Septembre 1837

Publié par les Times-Picayune Publishing Co. au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La. Téléphone Mala 4100.

Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.

En Louisiane et au Mississippi, par an \$2.00  
Par les Etats-Unis, un an \$3.00  
Par mois \$0.25

## La Grande-Bretagne EN PERIL DANS L'INDE

Sous ce titre, lord Sydenham, ancien secrétaire de la commission royale de l'armée et de la flotte anglaise, publiée dans la Revue de Paris une étude remarquable dédiée à la nation française. "Qui a longtemps et avec succès gouverné des peuples orientaux et à laquelle le spectacle de l'Inde, allant, depuis les cinq dernières années, vers l'anarchie, peut paraître étonnant et inexplicable."

Voici les passages les plus importants de cette étude:

On a dit, il y a longtemps, "que l'Inde pouvait être perdue à Westminster"; il y a, dans cette supposition, une part de profonde vérité. Toutes les fois que les politiciens ont le droit de se mêler d'administration, l'autorité d'un pouvoir occidental, quel qu'il soit, en Orient, est mise en péril. Je crois que la tranquillité dont bénéficie la France dans ses colonies tient surtout à la force de l'administration et à la liberté dont elle jouit. Pour nous, dans l'Inde, nos devoirs primordiaux étaient d'assurer l'ordre et l'exercice des lois, d'administrer le pays au mieux des intérêts des masses, du bien-être desquelles nous nous étions rendus responsables. En comparaison, toutes nos autres attributions n'étaient que d'importance secondaire. L'admission dans notre administration d'Indiens, aptes à élever le niveau de justice et d'équité, fut un point essentiel de notre politique, avant la guerre; et il n'est que peu de fonctions qui ne fussent ouvertes aux Indiens en possession des aptitudes nécessaires.

Mais, depuis quelques années, d'insidieuses interventions se produisent qui eurent pour résultat de détourner notre administration de ses objectifs principaux.

Une longue période d'une autorité juste et résolue, solidement maintenue dans l'intérêt des masses, peut seule rendre la paix à l'Inde; et, en dépit des affirmations de M. Lloyd George, les difficultés sont, au plus haut degré, déconcertantes, pour deux raisons:

En premier lieu: les services britanniques—la grande machine qui fit de l'Inde une des merveilles du monde— tombent visiblement en ruine. Les hommes qui ont peiné dans la fourniture sont découragés parce qu'ils savent ne pouvoir compter sur le soutien d'un gouvernement qui s'obstine à transformer l'Inde en une démocratie. Ils voient les masses, avec lesquelles ils ont travaillé en bon accord, leur devenir hostiles. Quelques-uns voient leur carrière à la merci de politiciens indiens dont on fit, parfois, des ministres, en récompense de leur dévouement. Ils sont contraints de contempler, impuissants, les progrès constants d'une désagrégation contre laquelle ils luttent jadis avec énergie. Dans de telles conditions, leur nombre diminue rapidement, et leurs successeurs—de la qualité qui a pris sur les Orientaux—ne semblent pas se présenter. Je doute donc que nos grandes administrations puissent être reconstituées, car il est à tout le moins certain que, jamais, des Indiens, formés par les méthodes citées plus haut, ne pourront les remplacer.

En second lieu: nous avons établi une Constitution statuaire qui paralyse l'autorité britannique. Les nouveaux conseils ont été boycottés par les extrémistes, l'élément dit modéré y prévaut. Cependant tous ceux qui ont suivi leur procédure puerile et qui ont compris que leur seule existence est déjà compromis le maintien des lois et de l'ordre, doivent ressentir, pour l'avenir, de graves inquiétudes. Nous avons, par un beau geste, imposé un gouvernement des plus démocratiques à un pays totalement incapable—par suite de ses instincts aristocratiques, de son rigide système de castes, et de ses siècles de traditions—d'en faire un usage satisfaisant.

Si nous laissons faire l'Inde, la démocratie aurait disparu en un mois; notre autorité—appuyée par des baïonnettes anglaises—est indispensable à la conservation d'un système qui précisément affaiblit cette autorité.

La paix de l'Inde dépend entièrement de l'existence de forces militaires bien organisées, capables de rendre la frontière inviolable, et d'une marine à même de surveiller la longue ligne des côtes. Ces conditions, tant pour le présent que pour nombre d'années à venir, ne peuvent être remplies que par l'armée britannique. Aucun Parlement indien, constitué à la suite de simulacres d'élections, ne peut prendre sa place.

Je ne puis, dans l'état de confusion actuel de notre politique, tenter de prévoir l'avenir. Il est seulement certain que la loi et l'ordre doivent être restaurés et maintenus dans toute l'Inde.

Quelques théoriciens oublient trop vite que, les lois et l'ordre étant abolis, la liberté cesse d'exister. Notre récente expérience dans l'Inde rend plus troublant encore le doute qu'éveille cette question: Une démocratie peut-elle gouverner un empire?... La question est aujourd'hui en train de se résoudre... et la nation française ne peut se désintéresser de la solution de nos difficultés.

Une Inde livrée à une anarchie semblable à celle qui existait avant notre venue exercerait une influence néfaste sur tout l'Orient et permettrait peut-être l'accomplissement des projets qu'une vaste conspiration nourrit, de son propre aveu, contre la civilisation—conspiration qui, pour un temps, a réussi à ramener la Russie à la barbarie.—Sydenham.

## Les discussions a propos du bonus

Sans vouloir entrer dans une polémique assez dangereuse, car de chaque côté il semble presque impossible de raisonner sans l'encre d'un parti pris, il est équitable, cependant, de se renseigner sur ce que disent les journaux étrangers sur cette question si brûlante d'intérêt pour les américains.

Le "bonus" par lui-même est une noble geste que l'Amérique s'efforce de rembourser à ceux qui ont eu le noble geste d'offrir leur vie pour la défendre. Sur ce point là, il n'y a presque aucun malentendu. Cependant, quelle sera la forme et le montant de ce paiement? Notre gouvernement peut-il et doit-il assumer une telle charge? Sommes-nous certains que le "bonus" fera tout le bien qu'on en attend?

Voilà quelques-unes des questions difficiles à répondre.

Nous nous permettons de publier ici quelques remarques bien pensantes à ce sujet, d'un article de "France-Amérique".

"Evidemment, au point de vue des sentiments et de la simple équité, il reste beaucoup à faire pour payer aux vrais combattants la dette que la civilisation a contractée envers eux. et il est des sacrifices dont aucune indemnité matérielle ne pourrait représenter l'équivalent. Mais ce n'est pas rendre service aux anciens mobilisés que de faire naître en eux des espérances irréalisables. Le Congrès a donc été amené à se demander si les ressources fédérales permettraient de servir le "bonus" proposé. Selon l'importance et les modalités de celui-ci, la somme nécessaire varierait dans de grandes proportions. Quant à son total, on en est encore réduit aux conjectures. Il serait compris entre \$3,250,000,000 et \$5,250,000,000. Certaines combinaisons permettraient d'abaisser un peu au-dessous de la limite inférieure. Comme l'a fait observer le Secrétaire du Trésor, il faut tenir compte des délais dans lesquels les sommes seront payables. D'autre part, les frais d'organisation et de fonctionnement de ce nouveau service de pensions ou d'allocations ne seraient point négligeables.

"Or, si le total des sommes à dépenser dépassait les nouvelles recettes publiques possibles, le paiement de la bonification se trouverait compromis, et le résultat d'un tel échec (qu'il est toujours nécessaire de prévoir pour éviter les conditions qui le provoqueraient) serait pire que le refus de voter la bonification. Il faut donc ou donner à celle-ci des proportions très modérées, si on l'adopte, ou, si l'on veut lui donner une certaine importance, créer de nouvelles ressources budgétaires considérables.

Mais l'état d'esprit des contribuables ne permet évidemment pas au Gouvernement de proposer de nouveaux impôts. Il est bien plutôt question d'alléger les impôts existants qui pèsent très lourdement sur le monde des affaires. D'autre part, le Secrétaire du Trésor paraît vouloir, très sagement, persister dans sa politique d'amortissement. Il ne reste donc, si l'on veut accorder de nouveaux avantages aux démobilisés, qu'à réduire les autres dépenses ou qu'à tirer parti de la créance que les Etats-Unis ont sur l'Europe.

Il y aurait beaucoup à dire pour et contre cette dernière idée: il faut tenir compte des circonstances, de la situation des divers débiteurs, des moyens de remboursement, etc. Nous n'entrerons pas dans cette discussion.

Mais le Secrétaire du Trésor a présenté une objection d'un autre ordre. "On ne peut pas, a-t-il observé, employer les remboursements éventuels des Etats européens à payer des primes aux démobilisés, car ces remboursements, ainsi que les intérêts correspondants, ont déjà une autre affectation. En effet, il a été expressément stipulé par la loi autorisant l'émission d'emprunts de la Liberté, que ceux-ci seraient consacrés, jusqu'à concurrence de \$10,000,000,000, à des avances au profit des Etats que l'Amérique voulait aider: les intérêts qui seraient payés par les débiteurs devraient contribuer au service d'intérêts sur les obligations de la Liberté, et les remboursements de capital faits par l'Europe devraient préparer l'amortissement de ces obligations. Faire un autre usage des sommes que versera l'Europe, serait contraire aux engagements pris envers les porteurs de obligations de la Liberté."

"De toute façon, le paiement d'une prime supplémentaire aux démobilisés

sera donc une opération très délicate, surtout s'il s'agit de primes payables à échéance assez prochaine et non d'une remise de titres de rente. Il supposera une compression beaucoup plus rigoureuse qu'elle n'a eu lieu jusqu'à présent des autres dépenses publiques."

## Les Yeux s'Ouvrent

A quelque chose malheur est bon: si la conférence de Gênes n'a pas donné les résultats qu'en attendaient ses promoteurs, son résultat négatif, en tant qu'espoir d'ouverture du marché russe, comporte par contre un résultat fort positif: elle a démontré qu'il est vain de s'illusionner plus longtemps sur cette prétendue panacée économique.

Déjà se manifeste une heureuse réaction, en Angleterre, contre cette chimère particulièrement chère aux milieux travaillistes qui, dupes, trop vraisemblablement, de l'astucieuse propagande soviétique, s'étaient laissés persuader que le retour de l'activité économique de la Grande-Bretagne dépendait en premier chef de la réouverture des marchés russes et allemands.

Lord Beaverbrook a crêvé ce ballon rouge, lorsque, ces jours derniers, devant la Chambre de Commerce de Reading, il a rappelé qu'avant la guerre l'Europe centrale absorbait environ 7.5 pour cent de la production britannique.

Cette assertion se trouve confirmée par un ancien président des "National Chambers of Trade," M. Blackman, qui, le 8 mai dernier, à Margate, devant une convention de cette association, déclarait "qu'avant la guerre la Grande-Bretagne écoulait en Russie environ 2.5 pour cent de sa production nationale."

Même s'il était possible d'escompter la reprise des affaires avec l'Allemagne et la Russie, sur le pied de 1913—ce qui, de toute évidence, est une utopie actuellement irréalisable—on conviendra que ce n'est pas au moyen de ce pourcentage de 7.5 pour cent que la Grande-Bretagne pourrait résoudre la crise économique dont elle cherche la solution.

Que cette crise existe, et sérieuse, l'énorme diminution des exportations anglaises pour 1921 le démontre.

La Grande-Bretagne a besoin de marchés pour écouler ses produits, sans quoi c'est le chômage pour une grande partie de sa population. Sa politique doit donc, avant tout, viser à lui ouvrir les marchés nécessaires.

Le déficit des exportations anglaises (calculé au taux de 1913) était en 1921, par rapport à 1913, de \$1,320,000,000.

Or, si on examine en détail ce déficit, on constate que ce sont les exportations dans l'Empire qui accusent la plus grosse diminution. En fait, \$280,000,000. Avec les Etats-Unis la perte n'est que de 40 millions de piastres, tandis que le commerce avec l'Amérique du Sud accuse un déficit de 60 millions, et celui avec la Chine, de 30 millions.

Il est donc bien évident que le plus sûr moyen de combattre le déficit des exportations britanniques doit consister à rendre au commerce, au sein de l'Empire même, son ancienne activité; autrement dit, la vraie politique britannique doit, comme le proclamait lord Beaverbrook, consister à développer le commerce d'échange entre la Grande-Bretagne et ses dominions ou colonies.

C'est là, et non pas dans l'Europe centrale ou orientale, que peut et doit se trouver le remède économique, d'autant plus facilement que ce commerce au sein de l'Empire se trouve exempt des fâcheuses complications résultant des taux de change.

Nous devons nous réjouir de constater ces symptômes d'un retour à la saine logique, et l'échec de la conférence de Gênes sera une bénédiction s'il contribue à ramener l'opinion publique en Grande-Bretagne vers une meilleure conception du vrai problème à résoudre, en provoquant, comme le demande lord Beaverbrook, une active campagne en faveur du commerce interimpérial.

—La Presse, Montréal.

## Phénomènes Humains LES FEMMES DOUBLES ET LES DEMI-HOMMES

Les sœurs siamoises, qui eurent leur heure de célébrité, viennent donc de mourir.

L'une d'elles était mariée, l'autre célibataire. Il semble que leur cas ait inspiré Pierre Louys qui, dans un conte aujourd'hui oublié, nous narre les méaventures de deux femmes qui se mariaient l'une après l'autre.

Le cas des sœurs siamoises n'est pas aussi rare qu'on le pense. Un chirurgien français "djoignit" deux phénomènes du même genre. L'une des deux femmes mourut, l'autre vit encore actuellement.

L'opération n'eut pu être tentée

sur les sœurs siamoises, celles-ci n'ayant qu'un seul estomac.

Livingstone rapporte que se trouvant au centre de l'Afrique il remarqua dans une tribu cinq êtres doubles: deux féminins et trois masculins.

Il est curieux de constater que l'on n'a pas observé jusqu'à présent, une alternance des sexes: un frère et une sœur soudés ensemble.

En Roumanie vivaient ayant la guerre deux sœurs unies qui, toutes deux, étaient mariées. Leurs époux vivaient en bonne entente. Une seule d'entre elles eut des enfants; mais aucune jalousie ne les divisa à ce sujet.

La science n'explique pas plus ces phénomènes que celui des yeux à cinq pattes ou à deux têtes. Ce sont là des caprices de la nature.

Un phénomène non moins curieux est celui de la naissance de nains issus de gens de taille moyenne et de géants nés de parents de petite corpulence.

De toute antiquité les nains jouirent de la faveur des princes qui se les attachaient et de la curiosité des foules.

Il n'y a pas bien longtemps encore, à Tunis, vers 1830, un certain Zadek faisait la joie du bey et de ses courtisans.

Malgré ses 45 ans il mesurait exactement 91 centimètres. On le cachait souvent dans une de ces boîtes qui renfermaient des friandises de Constantinople.

Quand les visiteurs arrivaient, on les priait d'ouvrir la boîte et de prendre une dragée.

A peine avaient-ils soulevé le couvercle que Zadek s'élançait dehors, au grand effroi des femmes impressionnables.

Au repas nuptial d'un électeur de Bavière, un nain fut servi dans un pâté. Ne vous effrayez pas. Il n'était pas cuit. Le raffinement des Allemands n'allait pas encore jusque-là, en ce temps-là. Il avait été caché dans la pièce montée après la cuisson.

Il sortit armé de pied en cap quand l'écuier tranchant eut fendu la croûte du gâteau. Il tira sa rapière, décapita un faisand et alla offrir ce trophée à l'électeur.

L'Espagne, on le sait, raffola des nains et Velasquez nous offre dans un de ses tableaux les plus connus le portrait d'un nain de Cour, l'un des bouffons de Philippe IV.

Les pygmées ne furent pas moins recherchés à la Cour de France. En une seule année, sept Lilliputiens furent offerts à Charles IX par des princes étrangers.

Catherine de Médicis, dont le caractère grincheux est bien connu, aimait fort les nains et en avait attaché cinq à sa personne.

Savez-vous quel fut le plus prodigieux en nains? La Pologne. Elle fournit à l'Europe la moitié des phénomènes de petite taille. Son "super as"—si l'on peut dire—fut le nommé "Bébé" qui ne dépassait pas 21 centimètres à 7 mois—la grandeur d'un double décimètre d'écolier.

—Il était si menu qu'il couchait dans un sabot rempli d'éponge! A 20 ans, il avait atteint 63 centimètres; son poids était de 10 livres! Il mourut de décrépitude trois ans après.

La grande joie des souverains était d'unir solennellement deux pygmées. La sœur de Pierre-Louis Grand donna des fêtes somptueuses pour le mariage d'un nain et d'une naine de sa maison. Elle fit construire de petits carrosses et fit venir des îles Shetland des chevaux minuscules.

Tous les nains de l'Europe furent invités. Ils furent 93. Quinze carrosses défilèrent à travers la ville, escortés de dragons.

Mais toutes les gloires pâlirent devant celle du général Tom-Pouce. Il était né en Amérique et s'appelait en réalité Charles Stratton. Il mesurait à peine 60 centimètres. Il eut une vogue sans précédent. Les personnes de la meilleure société se le disputaient.

Habillé en Napoléon 1er, prenant des airs de conquérant, en Hercule, en Samson ou en David, il remporta un succès énorme.

Il épousa une naine, Lirinia Warren, et mourut vieux.

La plupart de ces nains sont, suivant la science moderne, des malades. Les médecins, s'ils n'expliquent pas le phénomène en lui-même, en ont toutefois déterminé la cause qui est l'atrophie d'une glande nécessaire au fonctionnement régulier de l'organisme: la glande thyroïde, située au-devant du larynx.

Cette glande amène dans le développement de l'être humain des perturbations profondes. Qu'on enlève la glande thyroïde à un jeune chien et l'animal cesse aussitôt de grandir.

La même expérience a été faite indirectement sur l'homme; la glande thyroïde est sujette à cette dégénérescence qu'on appelle le goître. Les chirurgiens, autrefois, opéraient sans hésiter et neuf fois sur dix le nain mourait.

Peut-être un jour viendra où la science nous permettra dès notre jeune âge de grandir à volonté ou de nous arrêter à une taille déterminée. Les nains au fond eurent de tout temps plus de chance que les géants et finirent presque tous comblés d'honneurs et d'argent. Quand aux hommes grands il semble qu'ils n'aient guère, d'une façon générale, plus de veine que les grands hommes.—B.

La construction du canal de Suez a coûté \$117,127,500.

## Le traité Germaino-Russe L'ÉMOTION QU'IL A PROVOQUÉE EN ROUMANIE

Un correspondant de Bucarest adresse à la "Gazette de Lausanne", en date du 21 avril, la traduction d'un article de "l'Universal" qui exprime, dit-il, l'émotion provoquée en Roumanie par la conclusion du traité Germaino-Russe.

La bombe politique et économique lancée à Gênes par les Allemands et les Russes sous forme de traité, écrit ce journal, a rappelé le monde au sentiment de la réalité. Quel est le but et quel est le sens de ce traité?

L'Allemand entend par sa propre "reconstruction" la "destruction" des Etats nés ou agrandis en suite de l'effondrement de la monarchie habsbourgeoise; elle entend aussi la construction de la fameuse "Mittel-Europa" qui permettra son expansion économique en Europe centrale et orientale. L'Allemand tend ensuite à compromettre la politique de la France aux yeux des Anglo-Saxons comme une politique impérialiste et militariste, afin de provoquer un désaccord dans l'Entente jadis si cordiale. Etant donné ces lignes générales de la politique allemande, qui peut croire encore que ce pays affamé de revanche songe à collaborer sincèrement et loyalement à la reconstruction de l'Europe dans les limites du programme de Gênes?

L'Allemand considère les traités, comme de misérables chiffons de papier; elle fait tout ce qu'elle peut pour miner le nouveau pacte européen fondé sur les traités de Versailles et autres, et pour détruire la petite Entente qui forme pour elle l'obstacle à la réalisation de l'édifice politico-économique connu sous le nom de "Mittel-Europa." Il était donc tout naturel que l'Allemagne remplie de venin, s'entende avec le pays des soviets et conclue avec celui-ci "un pacte de la barbarie contre la civilisation."

De même, la Russie des soviets qui, depuis 1918, est devenue un Etat plutôt asiatique, quel intérêt a-t-elle à collaborer sincèrement et loyalement à la reconstruction de l'Europe "bourgeoise" quand les membres du gouvernement de Moscou proclament hautement qu'ils poursuivent la destruction de toutes les institutions de la civilisation occidentale?

Les vaincus d'hier et les fous-furieux de l'Est se sont coalisés contre les forces sur lesquelles repose la vie européenne.

Voilà donc mises en pleine lumière les deux politiques: l'une destructive, négative; l'autre constructive, positive.

Les Etats qui sont au service de la civilisation ont le devoir d'ouvrir les yeux et de "faire bloc contre la barbarie."

PUSQUE L'AUBE GRANDIT... Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore, l'espoir veut bien. Revolver devers moi qui l'appelle et l'implore, puisque tout ce bonheur veut bien être le mien, C'en est fait à présent des funestes pensées. C'en est fait des mauvais rêves, ah! c'en est fait. Surtout de l'ironie et des lèvres pincées Et des mots où l'esprit sans l'âme triomphait.

Arrière aussi les poings crispés et la colère A propos des méchants et des otés rencontrés; Arrière la rancune abominable! arrière L'oubli qu'on cherche en des bruyages excrés!

Car je veux, maintenant qu'un Etre de lumière A dans ma nuit profonde émis cette clarté D'une amour à la fois immortelle et première, De par la grâce, le sourire et la bonté, Je veux, guidé par vous, beaux yeux aux flammes douces, Par toi conduit, ô main où tremblera ma main, Marcher droit, que ce soit par des sentiers de mousses Ou que rocs et cailloux encombrant le chemin;

Où, je veux marcher droit et calme dans la Vie, Vers le but où le sort dirigera mes pas. Sans violence, sans remords et sans envie. Ce sera le devoir heureux aux gais combats.

Et comme, pour bercer les lenteurs de la route, Je chanterai des airs ingénus, je me dia Qu'elle m'écouterait sans déplaisir sans doute; Et vraiment je ne veux pas d'autre Paradis.

Paul Verlaine.

## UNE PROPAGANDE NÉCESSAIRE

Nous avons dit combien étaient regrettables et peu fondés les malentendus entre la France et les Etats-Unis, nés de la Conférence de Washington. Dans le Gaulois du 8 avril, Mme. Taufflieb, Américaine d'origine et femme du général Taufflieb, sénateur bien connu du Bas-Rhin, satiriste de cette situation et préconise un système de propagande plus active afin que cessent au plus tôt les douloureuses controverses qui se poursuivent d'un bord à l'autre de l'Atlantique. En France, demande-t-elle, l'opinion publique, la presse et la plupart des hommes politiques se rendent-ils un compte exact de l'état actuel de nos esprits Etats-Unis?

Il semble que la France soit devenue sourde et aveugle dans ses rapports avec le gouvernement et le peuple américains. Nos représentants à Washington se sont heurtés à des difficultés qui auraient dû être prévues et à une opposition faite d'incompréhension plus que de mauvais vouloir, qui ne se serait pas produite si nous avions pris la peine d'éclairer préventivement l'opinion américaine sur une solution, conforme à nos besoins, des questions qui se posaient devant la conférence. Les délégués français ont plongé leur auditoire dans la stupeur quand ils ont refusé de réduire nos effectifs militaires, et cette stupeur est devenue de la consternation lorsqu'ils ont revendiqué par surcroît la faculté de développer nos forces navales. Leur exposé n'a paru choquant que parce qu'il était inattendu. Si le peuple des Etats-Unis avait été instruit, en temps utile, de la nécessité vitale où se trouve la France de se protéger contre un peuple de proie, demeuré redoutable en dépit du traité de Versailles, si le peuple des Etats-Unis avait été sérieusement informé de la nécessité impérieuse où se trouve la France de sauvegarder, contre tout péril, la sécurité de ses relations avec ses colonies d'Afrique, alors l'Amérique eût comprise la position de la France à la conférence, et l'accusation de militarisme et d'impérialisme lancée contre notre pays n'eût pas trouvé d'écho dans la presse américaine.

Pour prévenir le retour de tels froissements, il faut éclairer l'opinion. La cause de la France est si nette qu'elle ne peut que gagner à être bien connue. Que nos hommes d'Etat se montrent donc plus accueillants pour les personnalités américaines qui viennent à Paris apporter des indications précieuses et mettent à la disposition du gouvernement l'autorité dont elles jouissent dans leur pays. Il arrive trop souvent que leurs conseils soient négligés et que ces interprètes bénévoles rentrent chez eux sans avoir été mis à même de nous rendre service.

D'autre part, conclut Mme Taufflieb, ayons en Amérique, non pas seulement dans la capitale, mais dans tous les grands centres, des représentants officieux, capables de se faire entendre de la presse, des milieux universitaires, financiers, politiques. Quelques articles précis, documentés, rédigés sous l'inspiration du gouvernement français par des journalistes de la bas et intéressés dans les feuilles à grand tirage constitueraient une propagande très précieuse pour maintenir et développer les sympathies franco-américaines.—S.R.

Berlin—Un certain mécontentement se manifeste dans les milieux militaires contre l'attitude du gouvernement, qu'on s'est décidé à tenir les engagements pris le 31 mai. Sur les indications d'Hugo Stinnes, on recommence la campagne soutenant que l'Allemagne est innocente de la guerre et que, de plus, elle ne doit pas payer.

## SURENCHERE ELECTORALE

Jamais, dussé-je vivre centenaire, je n'oublierai l'ennui de mes après-midi dominicaux à Cabizeau-sur-Loing, alors que, jeune potache de treize ans, je passais les trois mois d'été chez mon grand-oncle Narcisse. Mon grand-oncle était un rentier considéré et arthritique qui honorait de sa souscription annuelle la Ligue des démocrates sincères du Loiret. Obèse, rempli de bourrelets de graisse, il évoyait dans ma jeune imagination un bonhomme en bandouche gonflé au point d'éclater. Ses grosses joues mal rasées ressemblaient à un dessus de malle oubliée dans un grenier humide et ses petits yeux de putois semblaient avoir été piqués par un empailleur facétieux dans la sphère d'essai ronde.

J'aurais tout pardonné au grand-oncle Narcisse, même son embonpoint, s'il n'avait exigé que je l'accompagne tous les dimanches après-midi aux meetings des démocrates sincères du canton. Ces meetings hebdomadaires étaient devenus un cauchemar pour moi.

On se réunissait dans la salle des fêtes de l'école professionnelle, rue de la Poterne-aux-Carpes, et deux heures durant on entendait le citoyen Macreuse discourir sur l'avenir de la démocratie. Quarante ans ont passé et pourtant le souvenir du grand-oncle Narcisse est inséparable dans ma mémoire de celui du citoyen Macreuse.

Macreuse était le plus beau spécimen de politicien raté que l'on pût concevoir. Il souffrait d'une incontenance de salive qui l'obligeait à haranguer chaque semaine les démocrates sincères de Cabizeau-sur-Loing. Ce pantin, cet éternel black-boulet aux élections, s'agitait sur l'éstrade, conjurant les électeurs de méditer sur ses prophéties et bombardait de postillons les malheureux démocrates assis au premier rang.

Je le vois encore avec son profil fuyant de barbillon et ses deux oreilles aux cartilages mous, qui me faisaient penser à deux portes-monnaie défranchées. Il portait généralement une jaquette noire, dont le col était givré de pellicules, et un binocle, avec lequel il menaçait ses contradicteurs quand il stigmatisait la duplicité des gouvernants ou la vanité de certains législateurs.

Il m'avait d'abord amusé. Puis je m'étais lassé de l'entendre et j'en étais arrivé à maudire l'entêtement de mon grand-oncle qui prétendait honorer régulièrement de sa présence les sermons démocratiques du citoyen Macreuse.

Le plus curieux en l'occurrence, c'est que mon grand-oncle dormait profondément pendant ces discours et ne se réveillait qu'au bruit des applaudissements, vers cinq heures. Ce sans-gêne m'avait d'abord choqué. Je ne comprenais pas que mon grand-oncle profitât de la monotone éloquence de Macreuse pour digérer dans son fauteuil.

Puis c'était devenu pour moi un passe-temps. A mesure que Macreuse pérorait, j'épisais sur la physiologie du grand-oncle les rapides progrès du sommeil. Il commençait par croiser ses doigts sur son gros ventre piriforme. Il penchait la tête en avant. Il entr'ouvrait la bouche. Ensuite son chef décrivait dans l'espace des paraboles de plus en plus fréquentes. Il luttait mal contre l'envie de dormir. Vaincu enfin, il posait définitivement son menton sur son plastron et se mettait à ronfler.

Un après-midi, à la fin d'une conférence sur la Société des nations et les bienfaits qu'elle aurait rendus si on l'avait fondée après la signature du traité de Westphalie, j'eus la stupeur d'être appelé par l'un des membres du comité qui me déclara que le citoyen Macreuse voulait me parler. Etonné et très intimidé je me rendis auprès de l'orateur qui me prit à part et me dit:

—Mon petit ami, vous êtes bien le neveu de M. Narcisse Carlement, membre bienfaiteur de notre Ligue?

—Oui, monsieur.

—C'est vous qui l'accompagnez tous les dimanches à mes conférences et que j'ai aperçu assis à sa droite?

—Oui, monsieur.

Le citoyen Macreuse baissa la voix et ajouta, confidentiel:

—J'ai remarqué que votre excellent oncle ronfle comme un feu de bois pendant que je parle... Ça fait mauvais effet dans la salle... Mais comme il me déplairait d'en faire l'observation à votre cher oncle, qui est, je le répète, un très brave homme, je vais vous charger d'une mission de confiance.

Je regardai le citoyen Macreuse avec inquiétude. Il continua:

—A l'avenir, pendant le cours de mes conférences, vous veillerez à ce que votre oncle ne s'endorme pas. Vous avez compris, mon petit?

—Oui, monsieur, mais comment voulez-vous que...

—C'est bien simple. Quand vous verrez qu'il va dormir, vous lui pousserez le coude, vous lui marcherez sur les pieds, vous lui tirerez la manche... Que sais-je? Si vous réussissiez à le tenir éveillé, je vous donnerai vingt sous tous les dimanches.

La perspective de gagner vingt—

—Bien, monsieur.

—Et sous par semaine en embêtant le grand-oncle Narcisse avait tout pour me séduire.

Le dimanche suivant, je m'emplayai avec sèle à arracher mon

## UN PEU DE SCIENCE

—On n'a pas encore réussi à inventer le mouvement perpétuel.

—Edison a été bien près de réinventer lorsqu'il a inventé le phonographe de nos voisins.